

THE ENDLESS SUMMER

Le Monde

« *Suivre l'été autour du monde* » : c'est avec cette ambition poétique qu'un documentariste américain passionné de surf du nom de Bruce Brown partit au milieu des années 1960 avec les surfeurs Mike Hynson et Robert August de la Californie jusqu'à Hawaï en passant par l'Afrique, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, à la recherche des plus belles vagues. Brown avait déjà consacré plusieurs films au sport-roi de la « cool attitude », mais c'est celui-ci qui connut le plus grand succès aux Etats-Unis et à l'international. Un succès mesurable – au-delà du nombre d'entrées – à l'omniprésence de la célèbre affiche vivement colorée de John Van Hamersveld sur les tee-shirts, les murs des chambres d'étudiants, dans les salles communes universitaires pavoisées aux couleurs de la surf culture.

John Van Hamersveld n'était pas encore le créateur de certaines des plus explosives pochettes d'albums d'une époque pourtant peu avare de couleurs (Hotter than Hell, de Kiss, le Magical Mystery Tour, des Beatles), mais le succès de The Endless Summer lui en ouvrait la voie. Quand au film, il devenait et reste encore l'un des plus célèbres emblèmes d'un mouvement difficile à circonscrire, au sein duquel le surf – pratiqué ou imaginé, au cinéma ou au son des tubes des Beach Boys – apparaissait comme la cristallisation d'un idéal de vie au soleil et d'insouciance : l'idée d'un monde ouvert dont on aurait pu faire le tour en suivant une vague après l'autre, dans le présent continu d'éternelles vacances.

Tels sont les doux sentiments que continue de véhiculer aujourd'hui The Endless Summer, que l'éditeur Carlotta ramène dans les salles au cœur de cet été : un plaisir de cinéma qu'un certain nombre de traits formels (la voix off enthousiaste, la musique sautillante omniprésente) font un peu vite ranger dans la catégorie vintage, et qui n'a pourtant rien perdu de ses vertus tonifiantes. *Au-delà de la légère distance que peut instaurer le grain de la pellicule, dont on a perdu l'habitude, les images de Bruce Brown sont restées époustouflantes, et n'auraient rien à envier, ni pour la variété de points de vue, ni pour la précision, ni pour la vivacité de mouvement, aux acrobaties des caméras numériques montées sur drones.*

Le plaisir de la voix off

Plus inattendu peut-être est le plaisir retrouvé de la voix off – celle de Brown, qui n'enregistrera aucune autre voix que la sienne (même s'il paraphrase parfois les mots des autres). Au tout début, l'expérience est déconcertante : sur un fond musical en forme de « playlist pour un été au soleil », le ton très enjoué du commentaire sonne étrangement aux oreilles : il semble trop éclatant pour n'être pas un peu forcé. Il faut dire que la voix off documentaire n'existe presque plus aujourd'hui que posée, doucement pédagogique, parfois clinique dans ses tristes constats ou lyrique lorsqu'elle commente les beautés du monde, mais l'enthousiasme n'est plus une couleur qu'on a l'habitude de lui voir prendre.

Le bavardage ininterrompu que Brown déploie sur une heure trente prend bien des formes : commentaire technique (sur les différents types de vagues ou les planches employées), micro-portrait malicieux de surfeurs, petites blagues en tout genre (il présente son ami « Terence of Africa » sur les dunes comme Lawrence of Arabia) et imitations de circonstance (l'accent australien), observations ethnologiques.

Le ton reste inchangé : un enthousiasme par moments au bord de la jubilation, plein d'humour, derrière lequel toute la personnalité du documentariste semble se lire ou du moins son obsession heureuse, cet émerveillement sans cesse renouvelé devant ce sujet qu'il connaît si bien, et qu'il est si plaisant de découvrir ou redécouvrir avec lui.